fusillé par les Allemands. Les installations se situent au bord de la mer, sur un terrain militaire, et elles appartiennent à une association de jeunesse, les Camarades de la Liberté, issue du M.L.N. (Mouvement de Libération Nationale, une des principales organisations de Résistance) dont le président est - Jacques Ladsous, futur vice-président des CEMEA. Ce sont des baraquements offrant, pour l'un, des chambres et des salles d'eau, pour l'autre, une cuisine et une salle à manger. Sassine étant pris par ses examens de médecine, je fais appel à Marion et Henri Aldémar, respectivement responsables d'éclaireuses et d'éclaireurs à Montpellier. J'aurais bien souhaité que Marion s'intéresse un peu à moi, mais ça n'a pas été le cas. Deux des infirmières du Villaret complètent l'encadrement et apportent un peu de connaissance des garçons et de leur suivi médical.

Nous sommes tout à fait au bord de la mer à la sortie de la ville ; bien sûr, il n'y a pas de profondeur dans cette partie de la plage, mais il est évident que les garçons passent une bonne partie de la journée dans l'eau... Nous faisons donc surtout du gardiennage. Et je découvre au passage des situations à traiter, comme par exemple, une crise d'épilepsie de l'un d'entre eux : le groupe en a l'habitude, s'installe en rond autour du garçon en lui mettant un bout de bois entre les dents pour qu'il ne se morde pas la langue... et attend que la crise soit finie, quand il pisse un coup. La première fois, c'est plutôt impressionnant ! De la même façon, il faut s'habituer à ce que certains garçons aient des "absences" : sous l'effet d'une émotion passagère - par exemple si on l'interpelle, ou si on lui prend la main - il part ailleurs dans des pensées insondables et perd toute conscience de ce qu'il fait. Inutile de dire qu'il vaut mieux les surveiller tous lorsqu'ils sont dans l'eau ! Nous avons d'ailleurs été avertis et nous devons noter la périodicité et la durée des absences pour chaque garçon. Si mes souvenirs sont bons, nous ne nous occupons pas des médicaments, qui restent sous la responsabilité des infirmières. Saint-Alban a été un des lieux d'expérimentation des nouveaux neuroleptiques.

Anecdote : pour faire les courses à Palavas, nous disposons d'une voiture normalement affectée au hameau de Salagosse, une Talbot 15 CV 6 cylindres, assez impressionnante. Je viens de passer mon permis *(à 18 ans + 1 mois)* et je m'en donne à cœur joie. Les freins sont un peu défaillants mais, pour s'arrêter en cas d'urgence, il suffit de passer la marche arrière: c'est dire la solidité de cette machine. Inutile de préciser que nous ne passons pas inaperçus, nous avons même droit à une visite du curé du patelin venu nous rendre visite - justement un jour où un garçon a éprouvé le besoin d'ôter son slip de bain pour attraper un papillon. Bien sûr, la voiture ne sert quand même pas à transporter les garçons... Lesquels repartiront en autocar pour Saint-Alban où nous les rejoindrons la semaine suivante pour un camp avec des louveteaux de Montpellier. Mes activités à Saint-Alban continueront pendant les congés scolaires de l'année suivante, avant mon départ pour Paris et d'autres aventures.

A posteriori, je peux constater que je n'ai jamais fait réellement beaucoup de scoutisme - sauf peut-être les deux premières années: la confiance que m'accordait Jacques Roux m'a bombardé d'abord responsable d'un camp de louveteaux, branche dont je ne connaissais rien, puis d'une unité d'extension en principe difficile ; je n'avais, bien entendu, strictement aucune idée des adaptations nécessaires de notre scoutisme pour des handicapés mentaux... Mais je me suis intéressé à ce secteur "extension", qui permet de ne pas être prisonnier du scoutisme "classique" dont certains aspects m'énervent. Et ce choix aura une suite importante au cours des années suivantes.

3 - Garches: après les handicapés mentaux, les handicapés physiques

En 1954, pour la deuxième fois, je vais faire, en scoutisme, une expérience auprès d'"handicapés". Mon intérêt pour le scoutisme dit d'extension résulte peut-être tout simplement d'une forme de refus du scoutisme "classique", dont certains aspects, qui touchent au rituel voire au religieux, me paraissent surdimensionnés. Toujours est-il que, arrivé à l'X et disposant donc de plus de loisirs que les années précédentes, je fais de la pub pour l'extension, je recrute quelques cocons intéressés - une vingtaine - et nous sommes invités à une réunion "officielle" au 66 Chaussée d'Antin pour nous répartir les lieux d'activités. Je reste intéressé par les handicapés mentaux, dont l'unité se situe

dans un hôpital psychiatrique du sud de la région parisienne *(Perray Vaucluse)*. La réunion a lieu, mais je n'y suis pas, pour une raison simple : je suis en prison. Catherine, qui assiste à la réunion comme membre de l'équipe nationale Extension et entend parler de moi pour la première fois, m'a confirmé par la suite que cette annonce avait eu un certain succès.

Bref, les copains se répartissent suivant les besoins d'animation, et je me retrouve affecté... à Garches, auprès de garçons hospitalisés pour des séquelles de poliomyélite, donc en fauteuils roulants ou chariots plats. En réalité, cette sélection en creux résulte plutôt d'un constat : Garches est le plus inaccessible des lieux d'activités proposés... Je peux le constater lors de mes premières "sorties" sur place, avec une durée de trajet de plus de deux heures. Heureusement, les Caissiers ont une voiture et, à condition de bien m'y prendre avec les trois autres, je peux, dès le début de 1954, disposer d'un moyen de transport adapté *(une fourgonnette Renault, qui vivra quelques exploits par la suite)*.

Cette deuxième expérience mettra d'ailleurs en évidence mon... inexpérience en scoutisme, mais il ne faut pas anticiper. Je me trouve donc, début 54, au contact d'un groupe d'éclaireurs peu mobiles, traumatisés par une maladie lourde de conséquences *(qui va disparaître au cours des années suivantes du fait de la découverte d'un vaccin ; les jeunes hébergés aujourd'hui à Garches sont des victimes d'accidents de la circulation)*. Ils vivent à l'intérieur d'un hôpital, donc soumis à des contraintes environnementales énormes. Ils se déplacent avec leurs chariots ou leurs fauteuils, quelques-uns ont le droit de les abandonner quelques heures mais sont équipés de corsets. Et comme personne ne m'a dit comment il fallait m'y prendre, j'essaye de comprendre... et de leur proposer des activités, à partir d'un double constat : privés d'activités physiques, ces garçons ont souvent, à la fois, un haut niveau de fonctionnement intellectuel et une énorme envie de compensation de leur handicap. C'est ainsi que je suis confronté, par exemple, à des courses en chariot plat parties du haut de la colline dans le parc de l'hôpital, l'arrivée étant... ce qu'elle peut être, le garçon n'étant plus toujours, à ce moment, sur le chariot ou le fauteuil. Il faut trouver des compensations de ce type en limitant les risques, mais toujours dans les couloirs et les salles de l'hôpital... et les ascenseurs aussi, qui deviennent un lieu privilégié de jeux de piste, avec un succès limité du côté du personnel soignant. Un temps de tranquillité est apporté par le chant, dans une classe, étant bien entendu que les chansons dites "de marche" ne sont pas tout à fait adaptées. Tout mon répertoire "ouvert" va y passer !